

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

Cinquante-cinquième année. -- N° 224

VENDREDI 14 AVRIL 1950

Le numéro : 10 francs

Les Thorez, les Billoux et Cie
qui ont voté les crédits
militaires en 1946
sont coresponsables de ça :

Vivre dans le présent

L'IMAGE d'Epinal n'a rien perdu de sa valeur : l'armée, l'épargne, la propriété, le bon patron, la frontière et les lampions du 14 Juillet conservent leur pouvoir d'attraction. Les débris du passé encombrent dangereusement notre présent, les nouvelles valeurs sociales sont renierées, ridiculisées ou présentées comme subversives ou utopiques. Deux forces tirent à hue et à dia, la force du progrès et la force de réaction. Et la seconde pervertit la première à un point tel qu'il semble normal ou fatal d'utiliser l'énergie atomique à des fins de destruction et non au bénéfice de l'humanité.

Moralement, nous en sommes encore au temps des diligences, nous ne percevons pas que les lois, les coutumes, les traditions sont rigoureusement inadaptables aux moyens de production, de transport modernes. Cela est tellement vrai que l'on voit des pays comme la France et les U.S.A. lutter contre une abondance de richesses agricoles, cependant que misère et chômage s'étendent de plus en plus, que l'on s'interroge déjà anxieusement sur les gigantesques possibilités de production qu'offriront l'énergie nucléaire, le jour où elle pourra être utilisée par l'industrie.

L'exploitation selon des normes caduques des sources de richesses, multiplie les contradictions, envenime les rapports sociaux, jette la confusion dans les esprits et dénature un présent qui ne demande qu'à être vécu sans contraintes, pour peu qu'on veuille bien l'orienter vers l'avenir et non vers le passé.

Dominer la matière, non selon une vision philosophique, mais selon une vision sociale nettement tranchée du passé, c'est-à-dire gouverner les choses et non les hommes, est donc conforme aux impératifs économiques actuels. Il ne s'agit pas de favoriser telle classe au détriment de telle autre, il ne s'agit pas de prendre le pouvoir politique, mais de s'assurer de celui qui mettra un terme au désordre provoqué par la matière livrée aux fantaisies de chacun. Vivre dans le présent, c'est libérer des puissances aveugles dont l'accumulation risque de déchaîner des conflagrations, c'est ensuite les dompter au profit de l'irrigation sociale, afin que tout homme reçoive sa part des richesses produites en commun.

Ainsi se démontre la nécessité urgente de tuer la croyance en une prospérité basée sur la propriété individuelle et établie que des moyens de production. Ainsi se découvre la première valeur de notre présent : la révolution sociale.

Or les hommes feront ce geste et les horizons bouchés se déchireront sur des perspectives infinies, ou ils subiront encore longtemps les tourments des discordes intestines, dont les guerres forment les sanguinaires apothéoses.



Dans un asile d'aliénés...

... IL Y A TROP DE BEURRE, TROP DE BLÉ, ET DES HOMMES MEURENT DE FAIM !

par ERIC-ALBERT

rait sans doute au niveau de celui du moyenâgeux.

Mais on continue. Les hommes d'Etat s'efforcent d'une part de stocker ce que l'on ne peut vendre (en attendant qu'ils le défrisent) et d'autre part poussent à l'augmentation de la production. Vaguement conscients du danger, ils placent l'accent depuis quelque temps, sur la productivité, non pour augmenter le bien-être du peuple, mais pour assurer autant que faire se peut, le sauvetage de l'asile d'aliénés. Qualité et bas prix de revient semblent être le nouveau cri de ralliement. Les compétitions internationales s'enfêtrent : il convient d'écraser le travailleur afin de pouvoir vendre, vendre ! Mais vendre à qui, déments, puisque vous venez encore de retrouver le pouvoir d'achat de vos premiers clients ?

Ainsi les résultats atteints par la science se changent en malédiction. On pourrait établir un parallèle entre la fission de l'atome et l'insémination artificielle, la ménopause et ce qu'elle entraîne : chômage, paupérisme, troubles sociaux provoquant la guerre économique, la limitation rapide des dernières libertés, le réarmement et maintenant une apothéose : un champignon d'Hiroshima qui ne laissera sans doute vivants que les derniers fous furieux s'entre-détrôvant au milieu des ruines fumantes et empoisonnées.

Voilà où nous conduisit à pas de géants une poignée d'hommes qui pour beaucoup sont peut-être sincères, croient à la validité de leurs thèses et aux normes sociales actuelles, et finement convaincus, ne reculent devant rien, même pas devant l'anéantissement de toute notre civilisation, pour assurer notre bonheur et la pérennité du « doit et de l'avoir ».

Pourtant le remède, ou plutôt l'issue de secours est à portée de notre main. Puisque l'on ne peut plus acheter et que cet acte est à l'origine de tous nos malheurs présents, il suffit, il n'y a qu'à prendre (1) et se mettre à l'œuvre. Non pour usiner des canons, mais pour construire des charrioles. Car alors l'abondance, ou plutôt ses mirages, brusquement se seront évaporés.

Folie, dira-t-on. Sans doute, pour ceux qui préfèrent distribuer des canons et des bombes atomiques, pour les fous qui sont à l'aïse dans leur asile.

Mais pour nous, hommes communs, et encore indemnes de la contamination universelle, réalisme parfaitement à l'échelle de notre temps.

(1) Prendre : ce mot n'est qu'une image. A chacun selon ses besoins et selon les possibilités de production, principe de base du fédéralisme libertaire et développé en de nombreux ouvrages, attesté que les anarchistes ont étudié de longue date les moyens d'organiser la société sur une base rationnelle.

Prolétariat intellectuel

4.- LE PROBLÈME ÉTUDIANT : COUPABLES ET VICTIMES

Nous avons vu que l'on retrouvait dans le milieu étudiant les traits principaux de la société globale dans laquelle nous vivons : Désorganisation économique, misère matérielle, apathie morale. Nous allons nous apercevoir que parallèlement aux formations politiques, confessionnelles et syndicales en général, nous nous trouvons en présence, chez les étudiants, de groupements s'avérant eux aussi à la fois effet, signe et cause de désordre. Le rôle de ces groupements dans la vie sociale des étudiants est purement négatif : non seulement ils n'apportent aucune amélioration au sort de la classe étudiante, mais encore ils l'empêchent de prendre conscience, soit qu'ils proposent de pseudo-solutions, soit qu'ils arrivent à les faire accepter.

Nous considérons d'abord l'aspect du plan confessionnel et politique ; ensuite celui du plan syndical.

En tête, vient le groupe catholique : constitué par une masse de jeunes gens en général naïfs jusqu'à la naissance, que propose-t-il aux étudiants ? Un tract intitulé : « Qu'est-ce que le centre Richelieu ? » — centre contacté par Pas-Roman et disposant d'importantes ressources — va nous l'apprendre.

Le centre Richelieu est d'abord un centre catholique (messes, dialogues et quotidiennes) ; un centre théologique (cercles scripturaires et patriotiques) ; un centre d'action catholique (scouts, J.E.C., guides) ; un centre d'éducation et de dévouement ; à ceux qui ont le désir de se pencher sur les misères du Quartier Latin et des hôpitaux d'enfants...) ; mais autant un carrefour de pensée spirituelle (1) ; un foyer de large culture (Claudel, Mauriac, voyages) ; une communauté amicale (gôûters, voyages) ; un office d'entraide fraternelle (sic).

Le centre Richelieu publie un journal « Tala-Sorbonne » et, grâce à une sombre combinaison à lui remplacer un immeuble qu'il possédait rue de la Sorbonne par un autre donnant boulevard Saint-

EN INDOCHINE on continue à tuer

Arrêt de la guerre des piastres !
Retrait immédiat du corps expéditionnaire !

On ne sait comment se termine l'offensive lancée le 31 mai par Ho Chi Minh dans le delta du Mékong, mais tout donne à penser que la situation de l'armée française devient plus précaire de jour en jour. Selon des estimations sérieuses, le Viet-Minh contrôlerait 70 à 80 pour cent du territoire indochinois, et dispose d'armes lourdes qui lui arrivent de Chine et peut-être aussi du Siam.

Nous avons maintes fois position vis-à-vis de la « guerre des piastres ». Une victoire de Ho Chi Minh ou une victoire de Bao Dai nous importe peu, ce qu'il faut, c'est que

cesse la guerre, c'est que le corps expéditionnaire français quitte immédiatement un territoire qu'il a suffisamment ensanglanté.

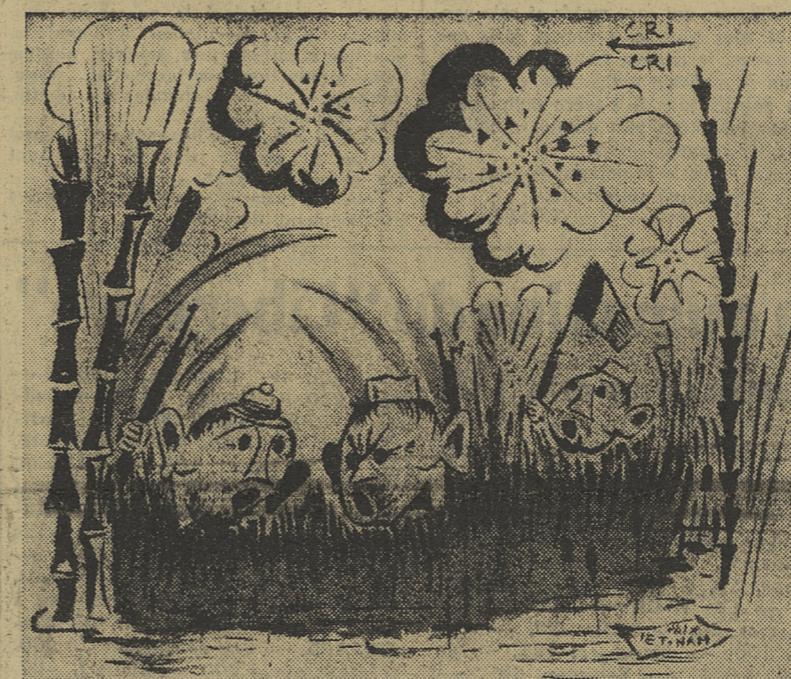
Mais le sort des malheureuses populations indochinoises n'en sera pas — il faut bien le dire — amélioré pour autant. Encore une fois, elles n'auront que changer de maître selon leur désir, apparemment. Leur indépendance que veulent garantir, chacun à sa façon, Bao Dai, l'homme de paille, et Ho Chi Minh, l'homme du Kremlin, ne pourra être, d'un côté comme de l'autre, qu'une dépendance rigoureuse vis-à-vis du bloc occidental ou vis-à-vis du

bloc oriental. En effet, la reconnaissance de Ho Chi Minh par Staline et Mao Tsé Tung, la présence de l'escadre de l'amiral Berkey à Saigon, l'aide américaine en voie d'acheminement, confèrent à l'Indochine le redoutable honneur d'être prise en haute considération par les diplomates et les stratèges des deux camps.

Quant au peuple indochinois, personne ne s'y intéresse, plancteurs, banditiques, militaires, politiciens, roi, chef de parti ayant bien d'autres chats à fouetter. De surcroît, la multiplicité raciale : Cambodgiens, Mois, Laotiens, Annamites, etc..., les différences linguistiques, les oppositions politiques séparent une confusion bien peu propice à son émancipation.

Comme ailleurs, il faudra attendre que se dénouent et disparaissent les oppressions coloniales, que les impérialismes s'effondrent, que les mythes religieux et politiques se dissolvent, pour que ce peuple découvre l'équilibre moral et économique dans l'exercice de la liberté. E. A.

PAQUES



Ils commencent déjà à nous sonner les cloches !

Les femmes ouvrières dans la Cité

On a dit et répété que les femmes sont les piliers du patriotisme et de son corollaire le militarisme, du cléricalisme, de la réaction. Les femmes aiment l'uniforme, les gants. Elles apprennent à penser à l'Eglise

se avec les curés. Echappent-elles à ces critiques, on les accuse de ne penser qu'à l'argent, à leur maison, à leurs enfants, ou encore de ne pas penser qu'à faire l'amour.

Nous rejetons en bloc ces critiques grossières qui ont le tort de toute généralisation. Elles demanderaient certes à être analysées mais ce n'est pas notre but ici.

Ce qui nous inquiète plus c'est que même dans les milieux révolutionnaires les femmes sont souvent considérées comme des freins, voire même des éléments inhibiteurs. Parfois on apprend qu'un camarade ne milite plus à cause de sa femme (il a abdiqué), qu'un autre relâche le rythme de ses réunions car sa vie conjugale devient impossible. Aussi les femmes acquièrent la réputation de vouloir accompagner leur compagnon et vivre une vie familiale paisible, mettant au dernier étage un véritable travail revendicatif des masses.

Or, c'est un fait : bien souvent, nous ne sommes pas où sont les étudiants, dans les amphithéâtres et les groupes d'études. Lors même que nous y sommes, nous nous confinons trop souvent entre nous, enfermés dans une sorte de complicité orgueilleuse, dispensant en paroles complices des vétérins hâtives. Qui croirait jamais que nous pouvons apprendre aussi auprès de ceux auxquels nous parlons ? Étrangers à la vie et aux soucis de nos compagnons d'études, secrètes en un mot, telle est l'image que nous leur offrons parfois. Où donc chercher la raison d'une telle attitude ?

La raison est essentiellement politique. La vérité est que beaucoup de femmes, dans les amphithéâtres et les groupes d'études, sont éloignées de leur vie conjugale. Elles partent souvent tard pour retrouver les mêmes travaux ménagers. Le dimanche est réservé au ménage à fond, à la lessive, au repassage, à la remise en état des vêtements qu'il faut prolonger au maximum. Voilà un beau jour de repos ! Le plus souvent l'homme est mécontent car sa femme refuse de sortir se distraire et il a tendance à penser que c'est de la mauvaise volonté.

Des statistiques établies sur des femmes travaillant en usine ont montré que pour le plus grand nombre les tâches ménagères prennent trente heures par semaine. Si on calcule les transports, l'impossibilité fréquente de rentrer à la maison pendant la coupure du déjeuner, les 40 à 48 heures de travail pénible physiquement, et si on ajoute à tout cela un minimum de 20 heures de travaux ménagers, on se rend facilement compte de

l'écidement notre IV^e République démocratique se fait de plus en plus démocratique et républicaine.

Pratiquement, le droit de grève que garantissait la Constitution (la dernière) n'existe plus, puisque le gouvernement s'est réservé le droit (1) de requérir les ouvriers comme de vulgaires conscrits. Il n'y a pas à barguigner, citoyens électeurs, c'est parfaitement légal. Nous disons que le droit de grève pratiquement n'existe plus mais cependant le gouvernement ne l'a pas supprimé. Voyons, nous sommes toujours en République, seulement le gouvernement a dit : « Figurez-vous que nous soyons en temps de guerre. Vous savez qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938, c'est-à-dire à un moment où l'on voyait s'approcher l'heure du nouveau casse-pipe et cette loi donne le droit à l'exécutif d'organiser la nation en temps de guerre. Nous savons qu'en temps de guerre tout le monde est soldat, cela est juste et parfaitement conforme à l'idéal démocratique. Par bonheur nous possédons une bonne petite loi qui fut promulguée le 11 juillet 1938,

CULTURE ET RÉVOLUTION

A L'AVANT-GARDE DE LA RÉVOLUTION

La grève gestionnaire

II. - La responsabilité

L'IDEE de gestion ouvrière, c'est-à-dire la socialisation, la mise en commun des moyens de production a de tout temps été contenue dans les principes du syndicalisme dont elle constitue la finalité.

Mais les organisations ouvrières voyaient dans la gestion l'aboutissement de longs efforts venant coiffer toute une série de revendications destinées à élever le niveau de vie des travailleurs. Or, nous avons vu la semaine dernière l'impossibilité d'une augmentation, non pas numérique mais réelle des salaires et par conséquent de régler le problème des rapports entre les hommes et l'économie.

C'est fort de cette analyse que le congrès de 1946 de notre Fédération Anarchiste peut déclarer :

— Aujourd'hui les méthodes d'action employées par les travailleurs sont dépassées, l'évolution économique est telle que la gestion ouvrière, hier fond de toile de l'action syndicale est devenue la revendication la plus immédiate et la plus efficace des moyens de lutte.

Certains esprits chagrins nous font parfois remarquer que comme toute nous n'avons rien inventé et qu'après tout, toutes les écoles du socialisme se sont également réclamées de la gestion ouvrière.

C'est exact ! mais ce qui reste l'originalité de notre Fédération Anarchiste c'est d'avoir, la première, fait passer la gestion ouvrière du stade toujours un peu estompé de la finalité à celui de la réalisation concrète, pratique, immédiate.

Depuis 1945 la gestion ouvrière, revendication immédiate, la grève gestionnaire, outils de lutte, ont fait des progrès importants parmi l'intellegencia ouvrière. Ce sont certains syndicats de la C.N.T. en province surtout, des minoritaires de Force Ouvrière, des syndicats autonomes, des mouvements économiques comme « L'Abondance », etc... qui ont repris à leur compte, oubliant bien souvent de nous en attribuer la paternité, la grève gestionnaire comme méthode pratique de lutte.

La presse ouvrière s'est mise en branle : Des journaux syndicaux du Lyonnais, de la Bretagne, etc., la grande revue ouvrière *La Révolution Proletarienne*, un quotidien comme *Franc-Tireur* ont posé le problème. Mieux, on a dernièrement, sous la pression des militants de la base la Fédération Syndicale des P.T.T. (Force Ouvrière) inscrit à l'ordre du jour de son prochain congrès la discussion des modalités d'une grève gestionnaire dans leur administration.

Nous nous félicitons de voir aujourd'hui le voile se déchirer, la brèche pratiquée à travers l'indifférence ou l'hostilité, la grève de l'ordre, la grève des constructeurs conquérir le droit de cité.

Pourtant si nous pouvons nous réjouir de cette pénétration continue parmi des militants du mouvement syndicaliste révolutionnaire, nous devons bien constater que l'idée gestionnaire n'a pas encore atteint le grand public et que les couches populaires touchées ont été effrayées par la « complexité » des rouages économiques.

Cette difficulté de pénétration tient à deux raisons, ou plutôt à deux maladies qui rongent actuellement le prolétariat et ses directeurs de conscience :

La première de ces infections c'est la crise de technicité dont sont atteints les cadres des organisations ouvrières.

La seconde c'est l'immense complexe d'infériorité qui ronge le travailleur, affolé, lorsqu'il bute dans cette machine : l'usine, qui semble l'écraser, le broyer dans ses rouages multiples.

Maladie de la technicité ? Mais écoutez les « responsables » qu'ils soient réformistes ou staliniens, vous parler de gestion ouvrière et vous serez rapidement édifiés sur leur compte !

— La gestion ouvrière, vous disent-ils, mais nous sommes d'accord, seulement pour l'instant elle n'est pas possible, les travailleurs ne sont pas assez éduqués, ils ne font rien pour évoluer comment voulez-vous qu'ils gèrent leurs usines ? Plus tard on verra. Éduquez-les d'abord !

Et certains d'ajouter avec Louzon, qu'on regrette de trouver dans cette galère.

— Les travailleurs n'ont pas le sens de la responsabilité, ils se refusent de pénétrer en masse dans les comités d'entreprises pour apprendre à « gérer » (sic) les usines de leurs patrons ; les responsabilités les effrayent soit collectivement, soit individuellement.

Et Louzon de s'appuyer sur l'exemple de la bourgeoisie française qui a pu faire sa révolution de 1789 parce qu'au-

Nos prix marqués entre parenthèses indiquent Port compris

CHANSONS - POÉSIES

R. Aso : Chansons sans musique, 150 fr. (180 fr.). — Traductions de A. Robin : Poèmes hongrois d'Ady, 50 fr. (65 fr.) ; Poèmes russes de Boris Pasternak : Le Romancero de la Libertad, 90 fr. (105 fr.). — A. Gorion : Cris de Révolte, 45 fr. (60 fr.). — Marcel Rioutord : Un Jour viendra, 135 fr. (150 fr.). — Jacques Prévert et André Verdet : Histoires, 300 fr. (330 fr.). — Christian Gali : L'Air de loin, 200 fr. (240 fr.). — Léo Campion : A toutes fins utiles, 125 fr. (140 fr.). — Jean Rictus : Les Soliloques du Pauvre, 345 fr. (400 fr.).

paravant elle avait su s'emparer de l'appel économique, nous dit-il !

En effet, le problème de la responsabilité collective et individuelle se pose dans le cas d'une gestion ouvrière.

Remarquons d'abord que la responsabilité collective est la plus facile à assumer par des travailleurs qui ne sentent pas peser sur leurs seules épaules le travail préconisé par tous ; les exemples de la vie quotidienne nous démontrent que ce n'est pas les décisions collectives qui sont difficiles à obtenir mais leur application individuelle. L'exécution d'un travail qui devient alors quelque chose de précis pour chacun demande un sens des responsabilités aigu.

Or, nous prétendons que l'homme a non seulement le sens mais encore le goût des responsabilités.

Pensez-vous sur un quelconque village de nos campagnes et dénombrez les habitants qui prennent une responsabilité gratuite, ne leur rapportant rien d'autre que la perte de temps, des ennuis de toutes sortes, et vous constaterez avec stupefaction qu'un homme sur trois s'est créé en dehors de son travail une occupation (dont on peut discuter la nature) qui l'oblige à la responsabilité.

Ce sont d'innombrables sociétés sportives, de musique, de pompiers. Les comités des Fêtes, les partis, les syndicats, les coopératives agricoles ou autres qui, à l'échelle du village ou de la ville occupent des milliers et des milliers de séc-

reurs pas à renverser leurs exploiteurs, on reste éboulués par cette façon d'interpréter l'histoire.

Je vous prends qu'un exemple de l'erreur commise par Louzon.

Sous l'ancien régime la puissante corporation des drapiers voyait toute cette industrie dépendre de son travail ; c'était elle et elle seule qui avait le monopole de la fabrication. Mais peut-on dire pas qu'elle dirigeait le marché du drap ? Ce serait inexact ! A cette époque le pouvoir royal faisait peser sur cette industrie comme sur d'autres, un dirigeisme aussi fracassant que celui que nous avons connu.

Une dame de la bourgeoisie ne pouvait pas porter plus de dentelle que les règlements l'obligeaient à faire ! Le veau qui composait le costume du seigneur était strictement limité et les ornements soumis à la juridiction du prévôt de l'hôtel était sévèrement appliqués ce qui était une cause de conflit perpétuel entre ce dernier et son collègue le prévôt des marchands. Les artisans étaient soumis à une réglementation tracassière, les points, la trame du tissage leur étaient imposés. Le commerce du drap était non seulement entravé aux frontières, mais encore gêné à l'intérieur du pays par des règlements qui chantaient de baillage en baillage et où les coutumes remplaçaient les lois.

Et si les drapiers comme d'autres ont fait la révolution de 1789 ce n'est pas parce qu'ils s'étaient emparés auparavant de l'appareil économique, mais parce que produisant les richesses du pays (comme les proletaires aujourd'hui) ils voulaient que cet appareil qui régissait la distribution de ces richesses leur revienne.

Et l'histoire de la révolution de 1789 comme celle de bien d'autres révoltes, nous apprend qu'elles ne se font pas « parce qu'on s'est emparé » mais pour « s'emparer » de l'appareil économique.

On comprend d'ailleurs très bien les raisons des cadres atteints par la maladie de la technicité, le changement des rapports entre l'usine et les travailleurs mettrait, en cause, toutes leurs activités actuelles. De revendicatifs, les cadres ouvriers deviendraient coordinateurs et se verrait dans l'obligation de regagner l'usine. Ce sont là les raisons de leur résistance passive devant le problème gestionnaire qui houssent leurs habitudes routinières et peut, réclamant de nouvelles valeurs, compromettre leur carrière.

En fait, on assiste là à une opération de justification philosophique du réformisme en tant qu'organisme guide.

La seconde maladie, je l'ai dit, c'est le complexe d'infériorité qui ronge la classe ouvrière. Et là on est stupéfait devant ce phénomène imprévisible. Tout de même lorsque le prolétariat venait au monde au milieu du siècle dernier, bercé par le ronronnement de la machine de Denis Papin, tout paraissait devoir le conduire vers une maturité rapide. Jamais nouveau-né n'avait vu autant de bonnes fées se pencher sur son berceau. Saint-Simon, Fourier, Marx, Pouthouin, Bakounine et j'en passe ne s'étaient mis d'accord que sur une seule chose : l'avenir brillant qui lui était réservé.

Aujourd'hui le prolétariat a grandi, mais malgré les prédictions, c'est encore bien timide qu'il se mesure à la machine économique née en même temps que lui !

C'est ce complexe d'infériorité qu'il nous faut vaincre si l'on veut rendre possible la grève gestionnaire.

Lorsque le travailleur mesure son savoir particulier à la connaissance totale de l'homme il est effrayé par le chemin qui lui reste à parcourir pour posséder des connaissances qui lui permettront de gérer son usine. Eh bien ! qu'il se penche sur l'histoire des hommes et qu'il s'aperçoive que quelle que soit la complexité des choses, l'ampleur des problèmes modernes, quelle que soit la différence qu'il existe entre son savoir moyen et la plus grande connaissance possible dans l'actuel état des choses, jamais dans l'histoire cet écart n'a été proportionnellement si faible, jamais au cours des siècles la connaissance générale moyenne n'a été si grande.

Par exemple, l'homme du Moyen Age était bien plus loin du savoir du clerc que l'outilier ne l'est de celui de l'ingénieur et malgré ce fond de connaissances plus faible les transformations économiques et politiques de l'histoire, ont toujours trouvé des cadres pour faire fonctionner la machine nouvelle qu'ils mettaient en route. Et notre époque,

Et contrairement à ce que pense Louzon, nous ne considérons pas ce refus comme une catastrophe mais au contraire comme une marque de cet instinctif bon sens qui fait que souvent les travailleurs se refusent aux manœuvres des politiciens sans s'en expliquer les raisons ; et nous sommes persuadés que lorsque les méthodes de gestion des entreprises seront déterminées non par les lois des politiciens, mais par les travailleurs de l'entreprise eux-mêmes, l'homme y choisira la responsabilité qui lui convient et déterminera les limites qu'il entend y fixer.

Et lorsque, prenant l'exemple de la

bourgeoisie française, à la veille de la révolution on nous raconte que si les travailleurs n'arrivent pas à conquérir l'économie par « l'intérieur » ils n'arrive-

ront pas à renverser leurs exploiteurs, on reste éboulués par cette façon d'interpréter l'histoire.

quelque que soit la diversité des problèmes, doit grâce à la connaissance moyenne accrue, pouvoir les régler avec plus de facilité que par le passé.

Nous avons donc vu dans un premier article qu'il fallait transformer les méthodes de lutte des travailleurs. Nous venons de voir que l'activité humaine rendait possible le règlement des responsabilités dans les entreprises sous certaines conditions et enfin que les connaissances de l'homme moderne était un atout de plus pour les principes gestionnaires. Nous verrons la semaine prochaine à travers le problème des techniciens comment ces connaissances permettront de régler les problèmes de promotion que poserait un essai de gestion ouvrière.

Au moment où toutes les « philosophies » vacillent, où les hommes qui pensent se détournent des explications du monde qui leur paraissent jusque-là bien assurées et qui se découvrent fausses et impuissantes, au moment où la liberté semble abandonnée à une mort par anémie, il est puissamment réconfortant d'observer cette élosion d'études autour de Breton et du surrealisme.

Toutes les études qui suivent sont remarquables : celle de Pastoureaud sur les influences reçues par Breton dans sa jeunesse ; celle de Gérald Schaeffer et les influences occultes, celle de Rolland de Renéville, sur « Situation d'André Breton », celle de Julien Gracq sur la Poésie de Breton, celle de Marc Eigeldinger sur l'imagination, mode de connaissance. Nos lecteurs apprécieront aussi les pages de Michel Carrouges et surtout de Victor Crastre.

Les lettres

SUR ANDRÉ BRETON

Eigeldinger. Les études qu'il connaît sont toutes de grande valeur. Les textes de Breton, de Benjamin Péret et Jean Paulhan sont de parfaites introductions. Signalons en particulier « Le Merveilleux contre le Mystère », par lequel André Breton précise sa conception de la poésie.

Toutes les études qui suivent sont remarquables : celle de Pastoureaud sur les influences reçues par Breton dans sa jeunesse ; celle de Gérald Schaeffer et les influences occultes, celle de Rolland de Renéville, sur « Situation d'André Breton », celle de Julien Gracq sur la Poésie de Breton, celle de Marc Eigeldinger sur l'imagination, mode de connaissance. Nos lecteurs apprécieront aussi les pages de Michel Carrouges et surtout de Victor Crastre.

Michel Carrouges définit le surréalisme comme une vraie philosophie : philosophie en acte, à la fois doctrine de l'univers et méthode, dépassant tous les dualismes, mais aussi les monismes impérialistes et simplistes : idéalisme absolu, matérialisme même marxiste. Le surréalisme, est conçu comme une dialectique absolue, ne niant ni l'esprit ni la matière mais les montrant indissociables. Le « surreal » n'est pas autre chose alors que le réel intégrant à la fois ce qu'on nomme couramment le réel et l'irréel.

Rien là de religieux au sens habituel du mot.

Carrouges et Eigeldinger nous permettent de conclure :

Le surréalisme réhabilitant tout le réel et non seulement le logique, est athé, mais non point d'un athématisme rationnaliste de façon élémentaire. Point d'origine extérieure au monde, de transendance, mais une immanence totale, absolue.

Le surréalisme dépasse ainsi toutes les conceptions classiques mais aussi l'existentialisme dont la critique du surréalisme a été bien

superficielle.

On m'accordera qu'il est difficile de résumer en quelques lignes les études de Carrouges ou d'Eigeldinger qui ne sont elles-mêmes que des introductions au surréalisme.

Il faudra donc que les lecteurs aillent aux sources, et c'est à quoi nous les convions. Ils trouveront dans le recueil dont nous traitons ici un intérêt constant et ce sera une joie encore pour eux de voir se terminer le recueil par l'article de Crastre sur « André Breton et la Liberté » par lequel Breton est clairement exprimé comme anarchiste.

André Breton risquerait pourtant d'être mal connu s'il ne l'était que par des recueils ou des écrits de critiques et d'amis. Mais tous les ouvrages qui paraissent, le mettant au premier rang pour un public étendu, donneront à ceux qui les liront le désir vif de connaître A. Breton plus complètement et plus directement.

Les anarchistes ne peuvent que s'en réjouir.

FONTAINE.

PROLÉTARIAT INTELLECTUEL

(Suite de la première page)

situation. Si les étudiants communistes sont arrivés à ce point, la faute n'en est-elle pas à la politique réactionnaire du parti de M. Thorez ? Ce n'est pas impunément que l'on s'organise en centralisme autoritaire. Peut-être aussi est-il dangereux d'être à la fois républicain, marxiste, catholique, bourgeois et dialecticien ? Peut-être, enfin, est-il impossible d'être à la fois stalinien et révolutionnaire ? Rien que l'allure extérieure des soi-disant communistes démontre que l'on est sur le droit chemin.

Et si les drapiers comme d'autres ont fait la révolution de 1789 ce n'est pas parce que qu'ils s'étaient emparés auparavant de l'appareil économique, mais parce que produisant les richesses du pays (comme les proletaires aujourd'hui) ils voulaient que cet appareil qui régissait la distribution de ces richesses leur revienne.

Et si les drapiers comme d'autres ont fait la révolution de 1789 ce n'est pas parce que qu'ils s'étaient emparés auparavant de l'appareil économique, mais parce que produisant les richesses du pays (comme les proletaires aujourd'hui) ils voulaient que cet appareil qui régissait la distribution de ces richesses leur revienne.

Et si les drapiers comme d'autres ont fait la révolution de 1789 ce n'est pas parce que qu'ils s'étaient emparés auparavant de l'appareil économique, mais parce que produisant les richesses du pays (comme les proletaires aujourd'hui) ils voulaient que cet appareil qui régissait la distribution de ces richesses leur revienne.

Et si les drapiers comme d'autres ont fait la révolution de 1789 ce n'est pas parce que qu'ils s'étaient emparés auparavant de l'appareil économique, mais parce que produisant les richesses du pays (comme les proletaires aujourd'hui) ils voulaient que cet appareil qui régissait la distribution de ces richesses leur revienne.

Et si les drapiers comme d'autres ont fait la révolution de 1789 ce n'est pas parce que qu'ils s'étaient emparés auparavant de l'appareil économique, mais parce que produisant les richesses du pays (comme les proletaires aujourd'hui) ils voulaient que cet appareil qui régissait la distribution de ces richesses leur revienne.

Et si les drapiers comme d'autres ont fait la révolution de 1789 ce n'est pas parce que qu'ils s'étaient emparés auparavant de l'appareil économique, mais parce que produisant les richesses du pays (comme les proletaires aujourd'hui) ils voulaient que cet appareil qui régissait la distribution de ces richesses leur revienne.

Et si les drapiers comme d'autres ont fait la révolution de 1789 ce n'est pas parce que qu'ils s'étaient emparés auparavant de l'appareil économique, mais parce que produisant les richesses du pays (comme les proletaires aujourd'hui) ils voulaient que cet appareil qui régissait la distribution de ces richesses leur revienne.

Et si les drapiers comme d'autres ont fait la révolution de 1789 ce n'est pas parce que qu'ils s'étaient emparés auparavant de l'appareil économique, mais parce que produisant les richesses du pays (comme les proletaires aujourd'hui) ils voulaient que cet appareil qui régissait la distribution de ces richesses leur revienne.

TOURNANT DANGEREUX

Le marché de Gennevilliers a fermé ses portes. La fièvre de l'autocritique est tombée et le mea culpa de Marcel Paul dûment enregistré sur les tablettes qui serviront à écrire la future Histoire « expurgée » du Parti communiste français.

La réflexion faisant place à l'information, il reste aux syndicalistes à tirer les leçons de ces assises politiques et de leur répercussion sur l'activité de la C.G.T.

Les séances du Comité central du P.C. ont tout entières été consacrées à la condamnation de la « surestimation des facteurs économiques », ce qui, en langage clair, veut dire : la condamnation du syndicalisme à reflet d'indépendance dans les entreprises.

La résolution préconisant le remplacement de la lutte économique par la lutte politique dans les boîtes sera durement

par MONTLUC

sentie par les militants communistes animateurs des syndicats staliniens.

L'effrètement lent, mais continu, de la Centrale syndicale va s'en trouver accéléré.

Malgré la Vie Ouvrière et les formules « dures » de l'Humanité, les staliniens s'étaient toujours efforcés de sauvegarder les apparences dans les syndicats.

Conscients, eux qui vivent avec les ouvriers, des sentiments « réels » des masses, ils avaient appliqués sans zèle les formules de « radicalisation » lancées de la rue La Fayette.

Le Parti s'est fâché. Un certain nombre de « syndicalistes » ont été limogés, des ordres très stricts ont été donnés.

Soyons sûrs qu'ils seront appliqués à contre-cœur, mais qu'ils seront appliqués quand même, et qu'en conséquence, devant l'intrusion criante de la politique dans le syndicat, une nouvelle vague de travailleurs désertera la C.G.T.

Les syndicalistes révolutionnaires doivent être prêts, par leur action revendicative incessante, à hâter cette désagrégation, qui reste la condition première d'une reconstitution d'un mouvement ouvrier apolitique et libre de toutes compromissions.

LE RAPPORT MORAL de la Fédération des Cheminots F.O.

Le Bureau de la Fédération F.O. des cheminots a publié le rapport moral qu'il présente au Congrès National des 26-27-28 et 29 avril prochain.

On ne peut nier, ce serait de mauvaise foi qu'à la Fédération Syndicale des Cheminots F.O. chacun peut s'exprimer librement. Aussi nous sommes persuadés que les cheminots honnêtes dans leur raisonnement voteront CONTRE ce rapport.

Malheureusement, la masse des cheminots est amorphe, elle se contente de se plaindre tout en faisant le lit de sa misère, parce qu'en réalité, beaucoup sont venus à F.O. plus parce qu'ils sont contre le stalinisme que pour le syndicalisme.

Depuis 1944 nous nous sommes promenés de méthode en méthode et de tactique en tactique dans l'espérance de redonner à la classe ouvrière l'elan révolutionnaire que les staliniens avaient réussi à briser. Des anarchistes aux socialistes révolutionnaires nous avons usé nos ressources d'énergie en nous enfermant dans les chapelles hermétiquement closes et nous n'avons

abouti à rien qu'à permettre à des équipes d'aventuriers de s'emparer des leviers de commande des diverses centrales qui se constituent en dehors de la C.G.T.

La masse critique mais laisse à une équipe le soin de gérer l'appareil syndical alors que celui-ci doit être l'œuvre de tous les syndiqués.

Même si cette équipe comprend des camarades sincères, armés de la foi révolutionnaire, ils seront impitoyablement brimés par les autres : les professeurs du syndicalisme, qui par leur corruption batront nécessairement ceux qui viennent faire du travail en raison de l'abandon de la masse des syndiqués.

En disant qu'il faut voter contre le rapport moral de la Fédération F.O. nous n'avons pas l'intention de critiquer des personnalités, même si certaines le méritent. D'ailleurs, c'est grâce à la désertion des syndiqués des réunions que la Fédération F.O. a été obligée d'admettre les cadres en son sein. Elle est une organisation qui admet les cadres en son sein est ou bien une organisation qui meurt parce qu'elle se coupe en deux ou bien une organisation qui trahit la classe ouvrière.

Le paragraphe du rapport relatif aux cadres suffit à lui seul à décrire l'opposition des cheminots à ce rapport.

Les rapports internationaux aussi sont autant d'arguments qui se retournent contre les signataires en raison de l'abandon de la lutte de classe par la nouvelle internationale.

La question espagnole sur laquelle nous sommes hypocrites à dire et sur tout les rapports d'unité sont autant de points qui démontent aux cheminots la nécessité de voter contre ce rapport.

Il y a de grandes chances que ce rapport soit adopté; aussi les syndiqués F.O. montreront une fois de plus leur révolte et leur combativité.

Le syndicat de la C.G.T. (cinq millions de syndiqués en 1945) avec le bilan des deux dernières années, les primes au rendement et le reste, a émoussé la combativité des travailleurs.

Si les staliniens étaient au pouvoir, ils se soucieraient fort peu de leur propagande d'hier. Un ministre, une poignée de hauts fonctionnaires et la « police du peuple » assureront et la gestion de la Sécurité Sociale et le maintien de la misère et de l'exploitation de l'homme.

Et l'équipe directrice des A. S. étaient sous les ordres du parti, lui-même élu OBLIGATOIRE, la « souvenance du peuple » serait proclamée bien haut !

Une gestion ouvrière véritable devrait s'inspirer des trois propositions suivantes :

1° Des assemblées générales retiennent les avis et propositions les plus pratiques;

2° Au Congrès, les délégués mandatés décident des statuts et élisent un bureau technique responsable et toujours révocabile;

3° Le contrôle de la gestion à période déterminée est prévu.

Voilà quelles pourraient être les bases d'une organisation de la Sécurité Sociale en gestion ouvrière.

CEVAINE.

Après avoir lu
ce journal
FAITES-LE CIRCULER !
Merci

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers :: La terre aux paysans

CE QUI NOUS SEPARE

A mon camarade de la C.G.T.

Tu viens d'apprendre que la C.G.T. repousse toute prime de rendement ou de productivité (les journaux, 5-4-1950) dans les entreprises de Travaux publics. Et, joyeux, tu nous accusas en disant : « Plus rien ne nous sépare, nous allons pouvoir refaire une grande C.G.T. », car tu as souffert des scissions. Ouvrier d'abord, militant sincère, tu as dénoncé souvent, avec courage, devant tes « chefs », l'immixtion par trop voyante du parti dans les affaires syndicales. Ton plus cher désir, c'est de revoir l'unité des travailleurs dans le combat. En certains jours où la fatigue grandissait ton pessimisme et te faisait toucher de trop près quelques cruelles vérités, tu voulus quitter la grande maison. Aujourd'hui, tu renais à l'espérance.

Sincèrement, nous voudrions te donner satisfaction. Mais tu ne peux nous tenir rigueur de ne pas savoir oublier que la C.G.T., c'est, depuis 1945, la dictature de la force, du mensonge et de la diffamation.

Nous savons que l'erreur est humaine. Mais quand elle se répète journallement, c'est d'un autre mot qu'il faut user...

Ce qui suit constitue pour nous un singulier sujet de méfiance :

Le 21-10-46, Croizat, ministre du Travail, secrétaire des Métaux C.G.T., disait, dans une circulaire aux inspecteurs du Travail : « Il est souhaitable que la durée du travail soit la plus longue possible. La durée du travail hebdomadaire doit excéder au moins de huit heures la durée normale de quarante

s'écrivait à Austerlitz : « Camarades, nous avons remporté une grande victoire ». Et les cadres touchaient 7.000 fr.

En 1946, les rotatistes (presse) se mettent en grève. Aucun journal ne paraît... sauf « l'Humanité ». Mais les rotatistes se fâchent, et « l'Humanité » ne parut qu'une seule journée. En février 1947, c'est le tour des types. Et Croizat, ministre du Travail, sabote leur grève, les traitant de « bourgeois du monde du travail ». En octobre 1947, les conducteurs du métro se mettent en grève. La C.G.T. refuse de s'allier au mouvement et leur tire dans le dos.

par Fernand ROBERT

heures ». Dans « Le Peuple », organe de la C.G.T. du 1^{er} mars 1947, J. Duret, secrétaire fédéral disait : « Plus la production croît, plus la condition ouvrière s'aggrave ». Mais dans le même numéro, Racamond disait : « Il faut produire davantage ». Le 1^{er} août 1947, Frachon et Jouhaux signaient avec M. de Villiers, président du Patronat français, les accords du Palais-Royal où il était dit : « La durée du travail devra être portée au maximum. La production devra être accrue par une augmentation du rendement individuel et collectif ». Le 8 mars 1947, « Le Peuple » disait : « Il faut revendiquer les primes au rendement ». En octobre 1947, un tract de la C.G.T., distribué à Lyon, disait : « Il faut remédier à la hausse des prix en rétablissant la hiérarchie des salaires » (1). En décembre 1947, Frachon avouait : « La hiérarchie des salaires n'est pas aussi ébranlée qu'on veut bien le dire : les ouvriers qualifiés toucheront une augmentation de 15 francs de l'heure, tandis que les ingénieurs seront augmentés de 20.000 francs par mois ». Le 3 mars 1948, Costes, également président de la caisse de Sécurité Sociale de Paris, faisait paraître, en accord avec les autres présidents, un communiqué indiquant : « Les raisons du déficit de neuf milliards sont : les prescriptions « abusives de repos et de produits pharmaceutiques ». En mai 1947, les cheminots offraient 2.000 fr. d'augmentation, non hiérarchisée. La C.G.T. défendant la hiérarchie, fit ramener cette somme à 1.000 fr. pour les échelles de base. Et Marc Dupuis, député communiste,

Dans « Le Peuple », du 12 avril 1947, on nous apprend que Croizat a rapporté l'âge de la retraite, pour les assurés sociaux, de 60 à 65 ans. Et on lit : « La C.G.T. a pris dans l'élaboration et le vote de la loi actuelle une part très importante ».

A la suite de quoi, Tournemaine, secrétaire des cheminots C.G.T., déclarait que les retraités de la S.N.C.F. constituaient une charge très lourde et qu'il convenait de n'en pas augmenter inconsciemment le nombre. Ce qui voulait dire qu'il fallait reculer l'âge de la retraite. En 1946, Thorez déposait un projet de statut général des fonctionnaires, où il disait : « Tout fonctionnaire coupable de sabotage caractérisé sera suspendu immédiatement, sans préjudice de la procédure normale de droit commun. Tout fonctionnaire supérieur, depuis le rang de sous-chef de bureau, ayant cessé le travail, sera également suspendu sans délai. Il sera interdit de tenir réunion syndicale dans les locaux des administrations. Les jours de grève ne seront pas payés, les traitements des fonctionnaires frappés de suspension seront réduits de 50 %, les locaux administratifs « occupés » seront évacués, afin de permettre de travailler aux éléments demeurés à leur poste. Le fonctionnaire n'a jamais de droits acquis contre l'administration ». Ces articles 9 et 80 du projet de Thorez, « fils du peuple », furent repoussés par les autres partis.

Quant à la guerre d'Indochine, puisqu'elle est à l'ordre du jour, parlons-en. En avril-mai 1947, dans le vote des crédits militaires POUR cette guerre, le

parti communiste et son organe « l'Humanité » étaient CONTRE, les députés communistes se sont ABSTENUS, et les ministres communistes ont voté POUR. C'est là, certes, du beau travail de jésuites.

Ainsi, de 1945 à mai 1947, la trahison de la C.G.T. envers le prolétariat fut permanente, les grèves furent sabotées ou détournées de leur but. La C.G.T. faisait « le jaune » à tous les coups. Et cela dura aussi longtemps qu'elle espéra voir revenir au gouvernement les hommes du parti communiste. Le 27 novembre 1947, à Ville-neuve-St-Georges, nos camarades se faisaient copieusement injurier et malmené par une meute d'un millier de cégétistes, conduits par Jeannot, secrétaire des cheminots C.G.T., parce qu'ils réclamaient les 40 heures et un mois de congé. Nous étions des faînantes parce que nous demandions cela.

Non, nous ne pouvons oublier ces heures douloureuses, ni les reculs infligés au syndicalisme, au nom de l'obéissance aveugle à un parti qui cache son anticomunisme, forcé sous l'éтиquette marxiste. Parti qui n'est qu'un vaste conglomerat de profiteurs de l'obscurantisme, dont le moteur principal est la servilité absolue au nouveau César, quelles que soient les souffrances que doivent subir les déshérités.

Nous sommes et nous restons, nous, à travers et dans le syndicalisme des communistes convaincus. Mais puisque le communisme doit nous apporter plus de liberté avec la liberté économique, nous n'entendons pas commencer par en perdre une parcelle. Nous ne voulons pas que notre idéal soit falsifié. C'est pourquoi nous sommes des communistes libertaires.

S'il est vrai que la multitude des perfidies subies depuis cinq ans nous rapproche de nous, en le laissant un arrière-gout de regrets que nous comprenons, nous sommes prêts à faire ce chemin que tu nous demandes. Mais pas avec ceux qui creusèrent ta tombe et la nôtre. Nous voulons ramener le syndicalisme à ce qu'il était, c'est-à-dire à ce qu'il doit être. Tu veux de nous plus de compréhension, de sagesse, d'amitié. C'est que tu croies encore que nous sommes les auteurs du mal dont souffre le syndicalisme.

Ce n'est pourtant pas nous qui avons voulu vendre notre liberté pour un plat de lentilles.

Les femmes ouvrières

(Suite de la première page)

l'inégalité de vie entre l'homme et la femme. La résistance physique de la femme étant en général moindre et soumise à plus de perturbations on se rend compte aussi de l'état de fatigue que connaîtent actuellement la plupart des femmes.

S'il y a des enfants la vie est encore plus compliquée. La grossesse est déjà une période de fatigue pendant laquelle les déplacements et le travail sont mal supportés ; c'est souvent aussi une période de dépression psychique : tout paraît sombre et compliqué. Et puis l'enfant ou les enfants viennent augmenter le travail et faire vivre dans un état de tension encore plus grande.

On peut dire sans crainte de généraliser ou d'exagérer qu'au niveau social des travailleurs la vie de la femme est nettement plus pénible et les femmes s'usent et s'épuisent dans cette multitude de petits travaux routiniers qu'il faut sans cesse recommencer et qui en viennent parfois obsédants. Les femmes deviennent souvent anxieuses, irritable, profondément déprimées. Elles sentent bien qu'elles ne se réalisent pas, que toutes ces activités sont creuses. Elles sont épuisées par les tâches ménagères, en respectant les

qu'à l'entrée en station, elles rentrent vite le soir, courant dans de nombreux magasins pour être sûres d'acheter au meilleur prix et beaucoup finissent par redouter le retour à la maison et le dimanche.

S'il y a des enfants la vie est encore plus compliquée. La grossesse est déjà une période de fatigue pendant laquelle les déplacements et le travail sont mal supportés ; c'est souvent aussi une période de dépression psychique : tout paraît sombre et compliqué. Et puis l'enfant ou les enfants viennent augmenter le travail et faire vivre dans un état de tension encore plus grande.

On peut dire sans crainte de généraliser ou d'exagérer qu'au niveau social des travailleurs la vie de la femme est nettement plus pénible et les femmes s'usent et s'épuisent dans cette multitude de petits travaux routiniers qu'il faut sans cesse recommencer et qui en viennent parfois obsédants. Les femmes deviennent souvent anxieuses, irritable, profondément déprimées. Elles sentent bien qu'elles ne se réalisent pas, que toutes ces activités sont creuses. Elles sont épuisées par les tâches ménagères, en respectant les

qu'au niveau social des travailleurs la vie de la femme est nettement plus pénible et les femmes s'usent et s'épuisent dans cette multitude de petits travaux routiniers qu'il faut sans cesse recommencer et qui en viennent parfois obsédants. Les femmes deviennent souvent anxieuses, irritable, profondément déprimées. Elles sentent bien qu'elles ne se réalisent pas, que toutes ces activités sont creuses. Elles sont épuisées par les tâches ménagères, en respectant les

qu'au niveau social des travailleurs la vie de la femme est nettement plus pénible et les femmes s'usent et s'épuisent dans cette multitude de petits travaux routiniers qu'il faut sans cesse recommencer et qui en viennent parfois obsédants. Les femmes deviennent souvent anxieuses, irritable, profondément déprimées. Elles sentent bien qu'elles ne se réalisent pas, que toutes ces activités sont creuses. Elles sont épuisées par les tâches ménagères, en respectant les

qu'au niveau social des travailleurs la vie de la femme est nettement plus pénible et les femmes s'usent et s'épuisent dans cette multitude de petits travaux routiniers qu'il faut sans cesse recommencer et qui en viennent parfois obsédants. Les femmes deviennent souvent anxieuses, irritable, profondément déprimées. Elles sentent bien qu'elles ne se réalisent pas, que toutes ces activités sont creuses. Elles sont épuisées par les tâches ménagères, en respectant les

raisons profondes de leur résignation et l'effort suffisant pour demeurer libres et tendre vers leur indépendance réelle.

Ainsi c'est aux femmes et aux hommes, d'un commun accord et par des efforts réciproques, d'augmenter le nombre des femmes capables de s'opposer de toutes leurs forces à la société telle qu'elle est et de vouloir la transformer.

Le monde des femmes représente une force qui ne se manifeste pas suffisamment dans les milieux révolutionnaires et qui doit être révélée.

Nicole DUROC.

Note de la Rédaction. — Nicole Duroc s'intéressait aux problèmes de la femme serait heureuse de recevoir des lettres des lectrices exposant leurs difficultés sociales. Adresser les lettres à Nicole Duroc, Le Libertaire, 145, quai de Valmy, Paris.

a la mémoire de Fernand PELLOUTIER

Sur l'initiative de la « Révolution Prolétarienne » et des « Cahiers F. Pelloutier » a eu lieu dimanche, 15 mars, à Sèvres, la commémoration du souvenir de Fernand Pelloutier à l'occasion du 49^e anniversaire de sa mort.

Après une visite au cimetière des Bruyères où il fut enterré et à la maison où il mourut, une réunion eut lieu où fut retracée, devant un auditoire attentif, la vie si courte et pourtant si remplie de celui qui restera pour nous le modèle du militant ouvrier et qui, déjà à l'époque, défendit vaillamment le syndicalisme contre l'entreprise des politiciens.

A l'issue de cette réunion fut pré